

Tangence



Bertrand Gervais, *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1998, 232 p.

Sophie Jalbert

Number 58, October 1998

Le postmoderne acadien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025984ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025984ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jalbert, S. (1998). Review of [Bertrand Gervais, *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1998, 232 p.] *Tangence*, (58), 105–108. <https://doi.org/10.7202/025984ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Délirelire



Bertrand Gervais, *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1998, 232 p.

Il ne sert à rien de parler de lecture si
l'on n'ose se mouiller comme lecteur.
(p. 16)

Vous! Oui, vous! Amis lecteurs! Lorsque vous choisissez de plonger votre regard dans un roman ou dans un ouvrage, et que vous décidez, dans un contexte précis, de prolonger votre lecture dans le but d'y faire des découvertes, vous devenez extrêmement importants. Importants dans le processus d'écriture et de lecture, pôle essentiel à l'achèvement d'un texte. Lire efficacement est un acte difficile, lire est une appropriation qui, si elle est exécutée avec professionnalisme et ingéniosité, permet de multiples trouvailles et l'optimisation du roman qui reste à jamais incomplet sans lecteurs. C'est ce que nous fait remarquer Bertrand Gervais dans ses ouvrages qui se concentrent sur l'acte de lecture. Son tout dernier paru, *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine*, utilise et enrichit les avancées déjà élaborées dans *À l'écoute de la lecture*¹, tout en inscrivant ses nouvelles découvertes dans un corpus américain.

D'abord, et sans vouloir vous vendre à tout prix à l'écriture de Gervais, j'aimerais souligner quelques-uns de ses aspects. La méthodologie adoptée dans *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine* se rapproche sensiblement de celle

1 Bertrand Gervais, *À l'écoute de la lecture*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Essais critiques », 1993.

employée dans son précédent ouvrage. Il s'agit d'un essai constitué à la fois d'ancrages théoriques personnels, d'applications pratiques et de moments réflexifs. Son écriture questionne, tâte le terrain, comme si Gervais réfléchissait et découvrait en même temps que nous. Avec humilité, Gervais indique qu'il ne s'agit pas d'élaborer un modèle valide pour tout texte mais plutôt une certaine sémiotique de la lecture. Il fait d'ailleurs maints rapprochements avec les théories d'autres auteurs, nous permettant ainsi de saisir en globalité plusieurs manières de comprendre le phénomène. De cette façon, le lecteur peut trouver sa propre manière de lire.

Pour les lecteurs assidus d'Umberto Éco et d'autres théoriciens de la lecture, il est intéressant de voir où se situe Gervais par rapport aux énoncés de ces derniers. Par exemple, Éco juge son lecteur en constante situation maximale de progression et de compréhension — un lecteur modèle ou une machine à lire —, qui élabore l'ensemble des possibles du texte². Gervais voit plutôt le lecteur comme un être accumulant les expériences et les erreurs, afin de créer un acte de lecture qui lui ressemble. Autre exemple (succinct et peu élaboré) : Gérard Genette croit le lecteur manipulé par le texte, Éco voit le texte manipulé par le lecteur, et Gervais se situe entre ces deux pôles en proposant un échange entre le texte et le lecteur. Pour Gervais, la lecture littéraire amenuise la distance entre lecteur et texte, produisant ainsi une symbiose.

Dans notre contexte actuel d'*extensivité culturelle*, où la consommation se fait de plus en plus rapidement et où la lecture devient avant tout saisie de l'information, il importe de redéfinir la pratique littéraire. Gervais explique que le lecteur doit d'abord *décider* d'entreprendre le processus : il choisit de s'investir dans une lecture, d'entrer en contact profond avec le livre. La première lecture n'est pas à négliger. Il s'agit d'une lecture naïve, sans notes ou documents préparatoires, qui fuit toute la tradition littéraire déjà associée au livre. Le lecteur effectue alors une *lecture-en-progression*³. Il doit par la suite avancer vers l'inconnu,

2 Gervais explicite clairement la conception d'Éco dans son ouvrage *À l'écoute de la lecture*. Vous pouvez aussi vous référer à l'ouvrage même d'Umberto Éco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, coll. «Le livre de poche», 1985.

3 Cette appellation est définie et expliquée plus particulièrement dans le précédent ouvrage de Bertrand Gervais, *À l'écoute de la lecture*.

tâtonner, faire des erreurs, explorer. Lorsque le lecteur éprouve des difficultés avec le texte, lorsqu'il sent qu'il devra reprendre sa lecture avec des outils, une ligne directrice précise, une transition s'effectue alors. Le lecteur décroche de la mise en intrigue, de la simple poursuite du roman. Une opinion personnelle naît, ce qui engendre un projet, un prétexte à une lecture plus approfondie. Pour que le processus de lecture littéraire soit mis en branle — et donc une lecture non plus seulement de compréhension de surface mais d'interprétation —, une fusion doit s'accomplir entre un lecteur qui s'investit entièrement, un texte qui se suffit à lui-même et une hypothèse de lecture particulière et originale.

Gervais utilise un terme spécifique pour qualifier l'hypothèse imaginative servant de moteur à la lecture littéraire. Il la nomme métaphore fondatrice. Cette métaphore sert d'embrayeur à la lecture mais peut être supplantée par une autre au cours du processus. L'interprétation du texte qui s'ensuit est une pratique privilégiée, un processus de second niveau décidé et complexe : «une mise en relation, survenant en contexte, déclenchée par un prétexte et réalisée à partir de certaines règles» (p. 93). Il n'y a pas de lois prescrivant une seule et unique vérité interprétative — dommage pour les scientifiques et les gens en recherche constante de rationalité — ; chacune des interprétations varie selon le cadre de référence des lecteurs.

Tout en appliquant ses découvertes à divers textes du corpus américain (Nabokov, Hawkes, Gass, etc.), Gervais poursuit en élaborant les critères d'une bonne lecture. Encore une fois, il s'avère impossible d'établir des paramètres précis et absolus. Retenons toutefois un point primordial : le lecteur doit trouver sa propre place dans le texte. Gervais définit alors les limites de l'appropriation. Le lecteur doit interpréter sans être complètement emprisonné dans le texte et digéré par lui et, situation inverse, il doit éviter de voler le texte et de le *surinterpréter*. Dans les chapitres quatre et cinq, il explique les métaphores fondatrices qu'il a utilisées afin d'interpréter certains textes, afin de combler le déficit de ses lectures premières : l'hypothèse du musement pour *Death, Sleep & the Traveler* de John Hawkes et la figure de l'altérité (un insecte) dans les textes de Maurice Blanchot (*Thomas l'obscur*) et de William Gass (*Order of insects*). Il poursuit au sixième chapitre par une lecture interprétative de *White noise* de Don DeLillo. La difficulté qu'il tente de faire ressortir réside en ceci : le texte *White Noise* fait l'objet d'un consensus, il s'inscrit

dans une communauté interprétative fondée qui s'avère laborieuse à contourner. Une lecture personnelle et différente de toutes les autres semble quasi impossible dans le cas d'un roman *prototypique*, d'un ouvrage qui signale d'emblée son régime, son économie (son mandat). Enfin, au dernier chapitre, Gervais inverse ses recherches et utilise les métaphores fondatrices pour décrire l'acte de lecture lui-même. Plusieurs métaphores utilisées dans le discours critique tenu sur la lecture sont dépeintes et expliquées : l'acte de lecture peut se comparer à divers sports, à une machine à lire, à la danse, etc.

Gervais n'a pas voulu imposer une régie de lecture universelle mais s'est plutôt servi de ses propres expériences et interprétations pour montrer le caractère personnel d'une lecture. Elle requiert un contact particulier et intime avec chaque lecteur. Par le fait même, Gervais nous donne le goût de lire vraiment, de chercher, au travers des multiples communautés interprétatives englobant chaque roman paru, notre propre compréhension et interprétation, *notre* lecture singulière.

Sophie Jalbert